

LA MEGAPOLISATION DU MONDE

Du concept de ville à la réalité des mégapoles

Philippe HAERINGER

Directeur de Recherche (ORSTOM)
213 rue Lafayette, 75480 Paris

Résumé : La mégapole du siècle prochain n'est plus fondamentalement un lieu de production, d'échange et de pouvoir. Elle est devenue, pour une grande partie de l'humanité, le siège obligé de la vie et de la reproduction sociale. En réalité, la mégapole n'est plus une ville. C'est autre chose, qu'il est passionnant de tenter de définir.

Mots clefs : banlieue, campagne, citadin, croissance urbaine, diversité, fragmentation, local, mégapole, mondialisation, ville.

Abstract : *The megapolis of the next century will no longer fundamentally be a place for production, exchange and power. It will become, for a substantial share of mankind, the compulsory seat of life and social reproduction. In fact, a megapolis will ceased to be a city. It will become something else, which it is fascinating to define.*

Key Words : city, city dwellers, countryside, diversity, fragmentation, globalization, urban growth, locale, megapolis, suburb.

Nos villes sont-elles encore des villes ? Oui sans doute si nous regardons les petites et moyennes villes de France. Mais nous voyons bien que le monde entier est en proie à une *mégapolisation* qui, de toute évidence, nous fait sortir du schéma classique de la ville. Même en France, si l'on y regarde bien.

Parler de mégapolisation, c'est mettre en avant un changement d'échelle brutal. Sans cette brutalité, nous continuerions de parler de croissance urbaine. Et à nous en émerveiller. Si je dis : "*cette ville croît*",

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 39096 ex 1

Cote : B

c'est que je ne perçois pas un changement de nature du phénomène observé; et c'est en outre que je tiens cette évolution comme positive, en première analyse. Au contraire, la soudaineté du gonflement urbain contemporain engendre notre désarroi : nous savons bien qu'elle est le produit et la source de profonds déséquilibres. Surtout, nous ne savons plus que faire devant ces *mégapoles*, nous, les héritiers de tant de savoir urbain!

Le changement de vocable paraît donc justifié. Parler de grandes villes ne suffirait plus, même si ces mots ont pu désigner successivement, au cours de l'histoire, des agglomérations de dix mille, cent mille ou un million d'habitants, et que l'on pourrait, pourquoi pas, leur attribuer un ou deux zéros de plus. Nous ne sommes certes pas les premiers à nous émouvoir de la dimension de nos cités. Ni de leur puissance. Mais il ne s'agit plus, aujourd'hui, de saluer la montée de quelques capitales politiques ou de quelques métropoles économiques, ni de nous réjouir qu'elles entraînent derrière elles l'avancée de toute une région.

La mégapolisation que nous vivons aujourd'hui sur les cinq continents, et qui se poursuivra au siècle prochain, revêt une signification toute autre que celle d'un simple franchissement de degré sur une courbe ascendante. Elle consacre un changement plus radical encore que les grandes ruptures du passé que furent, chez nous, le démantèlement des enceintes médiévales ou la révolution industrielle.

La fin de la dialectique ville-campagne

Voyons ce qui, désormais, éloigne nos cités du concept même de ville. La première observation qui s'impose est que le fait urbain ne s'inscrit plus ou ne s'inscrita plus dans une dialectique ville-campagne. Soit parce que le monde rural disparaît ou disparaîtra. Soit parce que, sauf à en réceptionner le choc migratoire, la mégapole d'aujourd'hui ou de demain ne fonde plus ou ne fondera plus sa croissance sur une fonction de commandement, ni de structuration d'un espace rural qui aura perdu son statut de substrat de la société humaine. Rassemblant dès aujourd'hui la quasi totalité des Européens du Nord, mais aussi du Brésil tropical, etc., les agglomérations urbaines ne se définissent plus comme sièges des foires, des techniques ou du pouvoir. Même si elles les abritent encore par nécessité, elles voient souvent ces fonctions fuir les plus grandes d'entre elles. Bref, la ville n'est plus ce point d'excellence niché au cœur d'un paysage rural.

Tous les humains sont ou seront urbains, ce qui ôte au fait urbain sa signification économique et distinctive première. Même si l'économique est le mobile essentiel des migrations massives qui, depuis 1950, ont déclenché la mégapolisation du Sud et alimenté celle du Nord,

force est de constater que, désormais irréversible, la mégapolisation est devenue une mécanique démographique. Les pires crises économiques ne l'arrêtent plus. Les villes-fantômes des far-west désenchantés, fièvre de l'or ou du caoutchouc retombée, appartiennent au passé. A présent, pour peu qu'elle ait dépassé un seuil critique aujourd'hui très vite atteint, et que l'on peut situer au million d'habitants, une ville n'échappe plus à la spirale de la mégapolisation. La voilà happée à jamais dans une logique sinon purement démographique, du moins sourde à tout facteur de freinage qui n'attenterait pas, justement, à la substance démographique, à la biologie des corps.

Du chef-lieu au socio-système

Les mégapoles d'aujourd'hui et de demain sont donc des lieux de vie obligés - en conséquence trivialisés - pour le plus gros de l'humanité. Tout le contraire de ces points d'excellence qu'un Vidal de la Blache pouvait, au début de ce siècle, amoureuxment repérer, qualifier, classer, en vantant leurs mérites régionaux.

Entendons-nous bien. Les villes n'ont jamais été de purs édens, mais elles excellaient dans leur contexte, elles étaient des lieux de distinction, elles participaient d'une hiérarchie. Cela était vrai aussi dans les pays du Sud, colonies ou pas. Aujourd'hui, ces mêmes pays traînent leurs mégapoles comme d'insondables pesanteurs, car les peuples entiers s'y sont engouffrés, en sont restés captifs, englués dans cette multitude atone, anonyme et désespérante - du moins le croyons-nous - qu'ils y ont formée. Dans le même temps, nous découvrons chaque jour davantage la crise identitaire des citadins du Nord.

Les villes ont cessé d'être des chefs-lieux, des marchés, des centres d'inervation. Elles sont devenues des univers dont on ne sort plus. Elles sont devenues le monde.

Que les chefs-lieux d'autrefois soient devenus le monde oblige à être optimiste. Le monde ne peut pas être en faillite. Il s'en sortira. Nous apprendrons à vivre dans les mégapoles en dépit de la brutalité du *big bang* qui les a produites. Mais ce n'est pas de chance : nous venons à peine de maîtriser la ville dans toutes ses dimensions, nous allons entrer en utopie avec l'avènement des becs de gaz et de l'électricité, du tram et du métro, de l'automobile, des cités-jardins et des squares, des grands boulevards, des grands magasins et de toutes sortes de gadgets lorsque, le temps d'un souffle, elle nous a échappé. En même temps, il en fut de même de nos campagnes, que nos géographes et nos ethnologues venaient à peine d'identifier et de chanter. Au début ou au milieu de ce siècle, nous savions ce que ville et campagne voulaient dire. Quelques décennies de labeur plus tard, nous ne le savons plus.

Le temps des démiurges est passé

La ville, nos princes et leurs architectes pouvaient caresser le rêve de la dessiner à leur idée. Ils y parvenaient partiellement. Ils en inventaient d'autres. La mégapole, en revanche, est rebelle à ce jeu. Depuis les années 1950, elle galope dans la plaine, elle grimpe sur les *morros*, elle s'insinue dans les *cerros*. Que faire, sinon la rattraper avec quelques rocade, quelques conduites d'eau, la suivre par satellite? De modernes démiurges nous ont fait perdre du temps, de l'argent et de l'énergie¹. La dynamique mégapolitaine les a balayés: Dirons-nous que l'initiative est passée aux masses? A la société civile? Caractériserons-nous cette urbanisation de sauvage, d'informelle, de spontanée? Toujours est-il qu'elle échappe à la planification préalable. La mégapole ne se laisse pas dessiner.

Elle ne se laisse pas connaître non plus. Bien qu'il ne faille pas désespérer des nouvelles et futures techniques de l'infographie (par exemple), elles ne sauraient être mises sur le même plan que la connaissance directe et charnelle que les édiles, les érudits, les citadins eux-mêmes pouvaient avoir d'une ville dont on pouvait faire le tour. Le temps des monographies intimistes est également terminé. La connaissance, d'expérience, de l'exhaustivité d'une mégapole est hors de portée de quiconque. Elle n'aurait d'ailleurs plus guère de sens car une mégapole n'est plus un espace fini.

Certes, il y a longtemps que les villes sont sorties de leurs murs. Mais les faubourgs restaient accrochés à l'identité des portes dont ils étaient issus. D'un bout à l'autre d'une vie d'homme, on conservait les mêmes repères : un aïeul pouvait faire rêver son petit-fils en lui apprenant que tel pont n'avait été qu'un passage à gué, que dans telle rue passaient encore les troupeaux. La vitesse mégapolitaine non seulement efface ces repères, mais supprime l'émerveillement du changement en en faisant un ingrédient de tous les jours. Il est continûment à l'œuvre sous nos yeux et paraît, à cause de cette proximité temporelle, n'offrir que le spectacle d'une banale reproduction. On peut dire que la croissance mégapolitaine, en intensifiant le présent, fait perdre la conscience du passé et, symétriquement, celle de l'avenir.

Une illustration concrète et globale de ce rétrécissement du temps sensible est, à l'amont, la disparition soudaine du patrimoine urbain ancien (cf. Le Caire, Sao Paulo) et, à l'aval, la faillite récurrente ou l'abandon des planifications prospectives.

¹ Michèl Gérard, "La mort des démiurges", *Projet* n° 162, fév. 1982, pp. 261-269.

De l'enceinte à l'enfermement

Pendant que le temps sensible se rétrécit, l'espace mégapolitain, à l'inverse, s'enfle. Serait-ce une compensation ? Certainement pas.

Du point de vue des gouvernants ou des classes dirigeantes, la dimension mégapolitaine n'est plus un avantage mais un cauchemar. Quoique, par habitude, on s'enorgueillisse encore des scores démographiques atteints par une ville, on est de moins en moins sûr que cela représente un avantage économique, et de plus en plus certain de la formidable gêne que cela entraîne. Sur le plan des enjeux résidentiels, l'irrépressible course centrifuge, accompagnée d'une égale pression sur le centre, créent un constant sentiment d'insécurité entraînant des stratégies d'enfermement. Cette fragmentation sécuritaire concerne d'abord les classes riches et moyennes, mais gagne aussi les pauvres, accentuant les effets ségrégatifs de la marginalité ethnique ou économique.

Si l'on se place du point de vue de l'habitant *lambda*, l'élargissement indéfini de l'espace mégapolitain entraîne, paradoxalement, son repli sur un espace minimal dont il ne s'échappe que pour une perception linéaire de l'espace global. Les dimensions mégapolitaines ayant disqualifié le piéton, seuls d'insipides et répétitifs trajets mécaniques relient les étroites bulles domicile-travail dans lesquelles il se meut. Même si d'autres bulles de loisir ou relationnelles diversifient quelque peu les trajets, ceux-ci s'effectuent toujours, pour l'essentiel, sur des voies balisées ou dans des transports collectifs qui font du voyageur un captif passif, indifférent et inattentif.

Du temps quotidien à l'espace d'une vie, la mégapole n'offre que l'apparence d'un territoire ouvert, du moins si on la compare à ce que nous connaissons de la pratique d'une ville classique, d'une ville chef-lieu, comme il en existe heureusement encore sur les cinq continents. Quand l'échange ville-campagne n'est plus la base de la prospérité citadine, lorsque le cercle se referme sur le socio-système mégapolitain, l'homme-habitant se retrouve plus solidement captif que par le simple jeu mécanique des grands distances urbaines. Le migrant rural n'en peut plus ressortir, le natif n'en conçoit pas l'idée, sauf à s'envoler, peut-être, vers une autre mégapole. En même temps que la rétention urbaine se renforce comme une fatalité¹, la perception d'un ailleurs non-mégapolitain s'estompe. Confusément, dans l'esprit de nombreux jeunes urbains, la campagne n'est plus qu'une vague périphérie, ce qui consacre une inversion du schéma classique où la ville n'est qu'un lieu d'exception dans un monde globalement rural. Dans le meilleur des cas, la campagne reste un espace de consommation touristique, mais, dans ces sociétés privilégiées, cette part consommée de la campagne n'est bien souvent qu'une annexe de la mégapole, avec les mêmes acteurs et les mêmes codes.

¹ *Salaam Bombay*, film de Mira Nair (1968, Caméra d'or à Cannes), où l'on voit un jeune paysan piégé par la mégapole.

Les remparts des villes ont disparu, mais du haut de ces murs, on pouvait voir la campagne. Sur les boulevards qui leur ont succédé, on pouvait faire des tours de ville. Sans remparts et sans boulevards, les mégapoles d'aujourd'hui ou de demain sont plus enfermantes que jamais parce qu'elles ne sont plus des mondes finis. N'ayant pas de limites, elles n'ont plus de sorties.

La ville cannibalisée

Une ambiguïté demeure pourtant. La plupart des mégapoles ont succédé à des villes. Les ont-elles seulement prolongées, démesurément gonflées ? Il faut se rendre à l'évidence : dans la plupart des cas, la mégapole a mangé la ville. La mutation est aussi complète que celle qui put consister, autrefois, à fonder une ville sur le site d'un village. On n'a pas agrandi un village, on a fondé une ville, changeant ainsi de genre. Les mégapoles n'ont certes pas d'actes fondateurs, elles ne sont pas le produit d'une décision; mais en général on peut, *a posteriori*, dater le déclenchement du processus formateur, dater l'inflexion de la rupture. Pour beaucoup de pays du Sud, c'est 1950, l'après-guerre.

Dans le Nord aussi, 1950 fut un tournant : le signal de la disparition d'un monde rural millénaire. Mais l'industrialisation avait déjà amorcé, au siècle précédent, un processus de pré-mégapolisation. A y bien regarder, une première étape dans ce sens avait été franchie antérieurement avec la naissance de l'Etat moderne, singulièrement dans sa version centraliste.

Il faut évoquer le cas non pas unique, mais exemplaire, de Paris. Lutèce a aujourd'hui plus de dix millions d'habitants. C'est donc, sur ce critère du chiffre absolu, une mégapole. Toutefois, on ne peut dire que la dimension mégapolitaine ait tué la ville de Paris. Dans son périmètre historique, celle-ci reste la ville-ville, même si l'on peut déplorer la disparition partielle d'un petit peuple singulier, évincé précisément par une consolidation de la fonction de capitale.

Cette cohabitation, à Paris, des dimensions ville et mégapole, doit être attribuée à la fois à la progressivité de la croissance urbaine sur de nombreux siècles, et à une solide tradition de maîtrise urbaine dont témoigne, par exemple, le remarquable emboîtement des enceintes ovoïdes de la Cité, de Philippe-Auguste, de Charles V, des Fermiers Généraux et de Thiers. Paris fut longtemps la plus grande ville d'Occident, une sorte de proto-mégapole qui aborda donc, relativement bien armée, le vrai temps des mégapoles.

La genèse de la plupart des autres mégapoles fut toute autre. Bien que les situations de départ aient été très diverses, des capitales impériales d'Asie aux villes pionnières des plaines américaines, des postes coloniaux africains aux villes très latines de l'Amérique du Sud, la

mégapolisation survint presque toujours brutalement. Et cette fulgurance ne permit pas de préserver les acquis d'une citadinité pré-mégapolitaine.

L'exemple sud-américain, en raison de la qualité du modèle citadin qui prévalut avant la vague déferlante, est très démonstratif. Sao Paulo a perdu en trente ans l'immense patrimoine d'une grande ville baroque. L'ancien périmètre urbain a fait place à un chaos au double plan de sa morphologie et de son contenu social. Ce phénomène de chaos central se retrouve dans de nombreuses mégapoles du monde et semble symptomatique du processus de la mégapolisation. Il exprime de la façon la plus directe le cannibalisme de la mégapole à l'égard de la ville qui la précède.

Le radicalisme du chaos pauliste témoigne d'une peu commune puissance des forces à l'œuvre et, plus généralement, de la vigueur de l'économie locale. A Lima, capitale du Pérou, le chaos central prend plutôt la forme d'une déprise. Le patrimoine de l'élégante et rigoureuse ville hispanique est encore visible pour sa plus grande part, mais dans un état de semi-ruine. La bourgeoisie liménienne l'a abandonné à des formes d'occupation populeuse, ainsi qu'à l'économie trouble qui caractérise le centre d'une mégapole miséreuse.

Mais au-delà de cette substitution somme toute assez douce, les héritiers de la vieille cité ayant su pousser leurs neuves villas et leurs bureaux d'affaires sur la route des plages, la configuration générale de la mégapole péruvienne évoque encore plus sûrement qu'ailleurs un scénario de subversion. A une ville conçue pour l'oasis qu'elle s'était choisie comme écrin succède une mégapole du désert. A la belle ordonnance du carré royal, et des places et avenues républicaines qui le prolongeaient, succède une agglomération en lambeaux, parcourue de dunes et de ravins arides, s'insinuant dans les replis inquiétants des contreforts andins, et montant à l'assaut de pentes vertigineuses. A la ville créole cultivant son référent espagnol succède la mégapole des Indiens andins. A la ville catholique prospère succède un océan de misère dépourvu d'eau, saisi de choléra, de terrorisme et d'obédiences subversives.

La fragmentation de l'espace mégapolitain

Tant pis donc pour la ville. Regardons la mégapole. Marquée au sceau de l'apocalypse de cette fin de millénaire, elle est tout de même notre avenir. Il va falloir apprendre à vivre avec elle, car nous savons bien que rien ne permettra de faire marche arrière.

Ne nous aveuglons pas, ici, sur nos expériences de "délocalisation" de privilégiés occidentaux, pas plus que sur les perspectives ouvertes par les miracles de la télécommunication. Les technopoles à la campagne ne dépeupleront pas les mégapoles. Notre engouement pour les petites villes est inséparable de l'exceptionnelle

qualité de nos réseaux, y compris de ceux qui assurent la circulation des hommes ou la distribution des biens matériels, ainsi que de l'énergie. Finalement, notre fuite de la grande ville ne nous conduit guère qu'à alimenter des chapelets de villes de toutes tailles (côte méditerranéenne, vallée du Rhône, piémont alsacien, etc...) qui participent, aussi efficacement que les grandes concentrations, à la désertification des arrières-pays (Préalpes, Vivarais, Vosges, Plateau Lorrain). Et c'est ainsi que nos mégapoles régionales de demain se préparent, comme des suites ininterrompues d'entités locales. Voir déjà les Midlands anglais, la Randstad hollandaise, les plaines flamandes, la Ruhr et le Rhin, les franges de la plaine du Pô : des petites "mégapolis"¹ polynucléaires. On pourrait aussi parler de mégapoles fragmentées. Sous ce jour elles illustrent, à leur façon, un thème central de l'analyse mégapolitaine.

La fragmentation des mégapoles est, en effet, une clé précieuse pour interpréter ces constructions humaines d'un nouveau type et, surtout, pour y comprendre la survie de l'espèce. Elle n'est heureusement pas l'apanage de l'Europe des clochers. Elle n'est pas nécessairement liée au lent processus de mégapolisation en chapelet ou en grappe. La fragmentation est partout vérifiable, y compris dans le cas des mégapoles massives, historiquement mononucléaires comme Paris, bien sûr, mais aussi Tokyo, Le Caire, Lagos ou Mexico.

Elle est même présente dans les mégapoles qui s'avancent dans le désert. La fragmentation est alors particulièrement démonstrative d'un réflexe humain fondamental : celui de se mouvoir dans un espace physique et social fini, au périmètre repérable et aux leaders identifiables. Lorsque, comme dans le désert, l'avancée urbaine ne rencontre aucun découpage humain préexistant, aucune communauté rurale établie, c'est le processus d'urbanisation qui engendre à lui seul les identités locales. Et celles-ci perdurent, alimentées par une lutte constante pour un droit à la ville, c'est-à-dire à l'eau, à l'école, et finalement à un statut.

On voit bien que la fragmentation mégapolitaine n'est pas réductible à une fonction régulatrice, à laquelle on pourrait rattacher la tendance générale des grandes agglomérations à se diviser en municipes autonomes et électifs. Loin de n'être que fonctionnelle, elle touche à l'essence même de la société mégapolitaine. Or l'essence de cette société tient d'abord, si l'on schématise, à la dimension et au processus de l'urbanisation.

¹ Jean Gottmann, "*Megalopolis. The urbanized seaboard of the United States*", 1957. Par référence à cet auteur et à cette megalopolis qui s'étire, de Washington à Boston, sur plus de 700 kilomètres, on peut en effet réserver ce terme (ou *mégapole*) à ce type de formation urbaine. Le préfixe *méga* étant équivalent au préfixe *mégalo* (du point de vue du grec ancien), on préférera cependant le vocable plus court (*mégapole*) pour désigner le cas général d'une ville de très grande taille. C'est ce que nous avons proposé à l'occasion du 2ème Festival International de Géographie de St-Dié-des-Vosges (octobre 1991).

La dimension mégapolitaine, on l'a vu, est la cause d'un premier cloisonnement, observable même dans les villes où les transports urbains sont très développés. Quant au processus, il laisse le premier rôle à une masse de déshérités et, plus largement, à une initiative que l'on qualifiera de populaire, mais dont le principal caractère est d'être diffuse, non transparente, non contractuelle. On est loin du processus bourgeois, même relayé par le corporatisme ou par le paternalisme industriel et colonial. Il est vrai que sévissent d'autres paternalismes, maffieux ou autres, d'autres solidarités, ethniques ou autres, d'autres exploitations de classe, mais tous également diffus, non transparents, non contractuels au regard de l'état de droit.

Dans un tel contexte, la dépendance de l'individu ou des familles à l'égard de l'espace local, de ses caciques, de ses luttes, est naturellement forte. De nombreux exemples montrent qu'elle augmente lorsque la mégapole se durcit, cette dépendance pouvant aller jusqu'au clientélisme le plus absolu dans les villes investies par le *narco business*. On voit alors dans une ville en paix (comme Rio de Janeiro) des quartiers se fermer à toute intrusion, même policière, comme le feraient, en temps de guerre, les villages d'une région insurgée.

Sans aller jusqu'à ces symptômes de ville interdite (interdite par fragments), l'attachement à l'espace local se nourrit jour après jour de l'angoisse de la majorité des habitants d'avoir à se constituer, dans des conditions difficiles, un patrimoine bâti, une maison.

La diversité citadine

La maison est en effet devenue, dans un environnement où l'emploi n'est plus une valeur stable pour la majeure partie de la population, le principal étalon de la réussite urbaine ou, plus modestement, le signe tangible d'un droit acquis sur la ville. Plus humblement encore: la condition nécessaire d'une survie durable. Le luxe du pauvre. On observe que le paradigme de la maison individuelle gagne du terrain dans de nombreux pays où prévalaient, antérieurement, des modèles résidentiels plus collectifs, jugés plus urbains par les nostalgiques de la ville d'antan. Cette avancée de l'habitat individuel peut aussi bien résulter d'un enrichissement des ménages (en France par exemple) que de leur paupérisation, et prendre alors la forme des périphéries rampantes de tant de villes du Sud.

Mais cette aspiration a ses avatars, ses dérives. Elle est contrariée en même temps que flattée par les jeux du marché foncier. Elle a été longuement combattue par les doctrines urbanistiques et sociales des Etats. En outre, elle n'est pas exclusive d'un appétit de rente locative, surtout chez les pauvres, pour qui cette rente est souvent la seule accessible : rente de l'antériorité, de l'ancienneté, qui se nourrit à la fois de l'explosion démographique et des résistances essentiellement

mécaniques (tenant notamment aux techniques du transport urbain) qui s'opposent sourdement à la progression spatiale de la mégapole.

Ces tendances générales, en réalité, cachent une diversité extrême des situations, des comportements, et finalement des modèles. Il existe même des cas notables de mégapoles où l'habitat individuel n'a pas cours (Shanghai après *et avant* la conquête communiste) ou n'a plus cours (Singapour, Le Caire, Abidjan), du moins si l'on s'attache à identifier, dans chacune de ces villes, le modèle résidentiel *majoritaire*, celui qui assume, jour après jour, l'essentiel de la reproduction de la mégapole.

L'insolite du rapprochement des quatre agglomérations citées en dit long, déjà, sur la diversité citadine. Quoi de commun, en effet, entre la métropole chinoise, la ville-Etat des détroits malais, la plus grande ville du monde arabe, et le moderne fleuron de l'Afrique occidentale ? Elles ont toutes subi le ressac des courants mondiaux de l'histoire contemporaine, par exemple sous la forme de leçons d'urbanisme colonial; mais les régions où elles s'inscrivent, les ethnicités dont elles se nourrissent, la nature des économies et des Etats, les péripéties de leur histoire locale et des politiques urbaines, ont forgé dans chacune d'elles des modèles résidentiels singuliers.

A Shanghai, c'est le *lilong* qui prévaut encore, sorte de mini-cité d'origine privée, reprise par le Parti. Replié sur ses circulations piétonnes internes, il abrite en moyenne un millier d'habitants dans des logements en bandes à deux ou trois niveaux, à présent subdivisés, délabrés, et dramatiquement surpeuplés. Les boutiques sont rejetées à la périphérie du *lilong*.

A Singapour, neuf habitants sur dix sont désormais logés, par un Etat richissime, dans des villes-satellites superbes mais glacées, reliées au centre par un remarquable métro aérien. Cent ou deux cent mille habitants. Tours et barres dans un écrin de pelouses arborées sans défauts. Pas de commerces de proximité.

Au Caire, l'urbanisation majoritaire est dite informelle. Elle est pourtant faite de hauts immeubles locatifs où s'investissent, sur une terre chère, les pétrodollars des travailleurs émigrés, notamment. Immeubles rustiques, mitoyens sur tous côtés, ne s'ouvrant que sur une rue canyon où voisinent toutes les fonctions de relation, de négoce et de production.

Abidjan fournit un exemple de transition. Le module y est une parcelle de 20 mètres sur 20, conçue pour l'habitat familial, à l'africaine. Mais, depuis plusieurs décennies, cette parcelle est systématiquement bâtie en cour multilocative. Une dizaine de familles y cohabitent en rez-de-chaussée, partageant un espace central commun où se distribuent cuisines et espaces sanitaires. Vie de cour intense, complétée par une rue large, souvent défoncée, mais accueillante aux jeux des enfants, au petit commerce, aux petits attroupements du soir.

La même diversité de formes et de compositions sociales pourrait être décrite, plus foisonnante encore, pour les mégapoles où la recherche d'un habitat individuel est restée (Jakarta) ou devenue (Lima) une préoccupation majoritaire. Or cette diversité n'est pas anodine. Elle ne

peut qu'être au cœur d'une réflexion sur les politiques mégapolitaines d'aujourd'hui et de demain¹.

Que faire de la mégapole ?

On a vu que les successeurs des princes et de leurs architectes avaient peu de prise sur le développement mégapolitain. Leur présence, leur engagement, sont cependant plus nécessaires que jamais. Si l'on doit s'émervueillir de ces modèles topiques, synthèses de tous les paramètres locaux, qu'une société civile aux contours incertains (sauf à Singapour) met en œuvre jour après jour avec les moyens du bord, on doit aussi se rendre à une évidence : ces dynamiques locales ne peuvent maîtriser la mégapole prise comme un tout.

C'est donc entre ces deux réalités que doit s'instaurer une réflexion pour l'action : l'impuissance du niveau global à maîtriser le local, l'incapacité du niveau local à rendre compte du fonctionnement du tout. Cette proposition peut paraître quelque peu tautologique, mais elle illustre typiquement la situation mégapolitaine, ou le passage de la ville à la mégapole.

On le comprendra aisément en rappelant que, dans une ville moyenne du monde occidental, le global maîtrise le local; et que dans une ville petite ou moyenne de l'Afrique profonde, le local parvient à s'accommoder d'une défaillance du niveau global. Par exemple, on parviendra toujours à y circuler, à trouver de l'eau, à évacuer les déchets ou à s'en arranger, à assurer l'approvisionnement vivrier, à construire un marché, une école, une église. Dans une mégapole, qu'elle soit occidentale ou tropicale, la circulation réclame des voies autoroutières, des métros, une politique énergétique; l'approvisionnement en eau et l'évacuation des eaux usées exigent des dispositifs complexes et colossaux, et une programmation à long terme; l'approvisionnement vivrier passe par l'organisation d'un marché central, par une politique agricole, des échanges internationaux, lesquels mettent en cause la balance des paiements.

On voit bien que les responsables du niveau global ont des tâches indispensables, et que personne ne peut les assumer à leur place. On notera que ces tâches ne sont pas toujours accomplies à la hauteur des besoins, loin s'en faut. Mais il faut qu'elles le soient, nous ne pouvons pas renoncer à ce qu'elles le soient, car les mégapoles sont des constructions humaines beaucoup trop monstrueuses pour qu'on les laisse aller à vau-

¹ Cf. Appel du groupe *Mégapoles* pour une plus grande attention à la diversité citadine dans *Vivre autrement*, journal francophone du "Sommet de la Terre", Rio, 13 juin 1992. Voir aussi, dans le numéro bilan de la même publication : Ph. Haeringer, "La diversité citadine", septembre 1992.



l'eau. Il est donc urgent qu'on ne se trompe pas de chemin, qu'on ne confonde ni les genres, ni les tâches, ni les responsabilités.

Tandis que la plupart des mégapoles souffrent d'un extraordinaire déficit en équipement et en gestion urbaine, et que les écosystèmes craquent leurs dizaines de millions d'habitants survivent. C'est dire la force des modèles qui assurent cette survie dans la sphère du local et donc l'attention que doivent leur porter les responsables du niveau global. Il faut bien qu'ils sachent qu'ils ne réformeront pas la mégapole, qu'ils ne la redessineront pas, que la seule issue est de construire à partir de ce qu'elle est et de prendre appui sur les modèles qui la font vivre, donc d'identifier ceux-ci de toute urgence.

La diversité des modèles dans le monde est là pour dire le prix de chacun d'eux, sa singularité, son irremplaçable adéquation aux sociétés et situations locales. Cette diversité est là aussi pour rassurer : devant un phénomène mondial subi par tous les pays, imparable, engendré non pas par le développement inégal (comme on l'a cru), mais par une évolution plus profonde encore de notre société, devant un tel phénomène la diversité des réponses témoigne d'une bonne capacité de réaction du corps social. Bien qu'enfantée par la planète Monde, chaque mégapole possède son secret de fabrique. C'est la meilleure nouvelle pour le siècle prochain.

(Octobre 1992)